

ECHO DU COLLEGE

breuse venait par sa présence rendre un témoignage sensible de l'estime qu'elle portait à l'illustre défunt.

Messieurs les élèves du Collège avaient apprises la jolie *Messe de Requiem* en quatre parties; et pour ne l'avoir exercée que pendant quatre heures seulement je puis dire qu'ils ont eu un plein succès. Entr'autres morceaux le *De Profundis* a été exécuté avec un goût et un ensemble qui firent la plus grande impression sur les assistants.

P. SAUNETU.

TROIS AVENTURES.

La petite Lumière.

C'était la veille de Noël, 1859; un de mes oncles venait de mourir dans un village retiré du Kentucky en me léguant sa petite fortune.

Je résolus de partir sans retard pour aller recueillir cet héritage, afin d'avoir l'avantage de revenir passer les Fêtes avec mes amis.

Tout m'invitait à entreprendre ce voyage : le temps, mes dispositions, et de plus, comme il fallait faire ce trajet à cheval, on m'en offrait un magnifique, pourvu que je revinsse avant le *Jour de l'An*.

En effet, après m'être muni d'armes, je partis assez à bonne heure; car j'avais trente lieues à faire.

Tout alla à merveille pendant les trois premières heures; mais alors il me fallut traverser une forêt qui m'était tout-à-fait inconnu et sur laquelle on racontait plusieurs choses d'une assez étrange nature. Arrivé à la lisière, la route se bifurquait; je m'informai alors à un chasseur, laquelle de ces deux routes était préférable pour se rendre à Blackwood, (le village où je me dirigeais.) Cet homme me donna pour tout renseignement ces paroles laconiques :

« Celle-ci, en me désignant celle qui se dirigeait vers la gauche, cingle la forêt, elle a plusieurs mauvais passages; l'autre, la traverse directement, elle est plus courte de trois lieues, mais il arrive que l'on y fait des rencontres. »

— Des assassins, ou des bêtes ?

— Des uns et des autres.

— Ces hommes sont-ils nombreux ?

— Je ne le crois pas; et même je n'en ai pas entendu parler depuis quelque mois.

J'hésitai un instant sur le choix, mais la considération que cette dernière route abrè-

geait mon voyage de trois lieues me la fit préférer.

D'ailleurs ne suis-je pas bien armé, me disais-je tout en chevauchant, et ne puis-je pas repousser facilement un homme ou une bête; et s'il faut fuir, le cheval que je monte possède un jarret d'acier et l'haleine d'un chameau. En avant!

Le jour commençait à baisser; mais la route se présentait belle devant moi, si bello que je m'étonnais de ce que les voyageurs ne la préférassent pas à toute autre. Elle ressemblait plutôt à une allée de jardin qu'à une voie publique; jamais une ornière, partout un moelleux tapis de verdure et de feuilles que les gelées d'automne avaient fait tomber.

Cependant une chose me contrariait un peu, — c'était de voir que la lune allait se cacher derrière d'épais nuages. Le chemin facile m'était entièrement étranger; et il viendrait un temps où je ne pourrais plus rien discerner, alors je devais craindre la possibilité de m'en écarter.

En effet, je n'avais pas fait quinze milles que j'avais peine à distinguer les arbres les uns des autres; et l'obscurité augmentait toujours. Pour comble de malheur, cette route, tantôt si riante, devenait de moins en moins large; souvent, les arbres, joignant leurs têtes au-dessus d'elle, me plongeaient dans les plus profondes ténèbres. Une certaine anxiété commençait à s'emparer de moi; mon cheval paraissant animé des mêmes sentiments de terreur, hâtait sa course; mais la fatigue lui enlevait visiblement ses forces.

Autour de moi, tout prenait les formes les plus bizarres et les plus fantastiques; parfois il me semblait qu'un géant étendait ses bras longs et nerveux pour m'enlacer; tantôt le tronc décliné d'un vieux arbre me paraissait comme un assassin attendant dans la plus grande immobilité l'arrivée de sa victime pour lui porter le coup mortel; ici, un rocher couvert de mousse et de feuilles desséchées paraissait la forme d'un monstre hideux; là, le frottement de deux branches sèches ressemblait aux grincements de dents d'une bête féroce excitée par la faim; la racine qui se brisait sous le sabbau du cheval éclatait comme le bruit d'une détente; si le rameau d'un sapin me donnait dans la figure, il me semblait ressentir le froid de l'acier plongeant dans mes chairs.

La plus grande frayeur s'est emparée de mon cœur. Je veux presser mon cheval, mais il refuse. Que faire? Retourner? Et pourquoi? Le danger n'est pas moindre derrière moi, car je suis certainement rendu à mi-chemin Ah! si je pouvais voir